

Parcours
en pensée

Chapitre 1

Les pourceaux du Jardin

Lorsqu'Épicure ouvre son école philosophique en 306 avant notre ère, Athènes est en pleine crise. La démocratie rend son dernier souffle sous les coups des guerres et de l'instabilité sociale, et la renommée grandissante de la cité d'Alexandrie, dans le domaine de l'astronomie et des mathématiques, commence à lui faire de l'ombre en attirant nombre d'hommes de science. Athènes n'en continue pas moins de rayonner en tant que capitale de la culture grecque, profitant de l'hellénisation accomplie par les campagnes d'Alexandre et attirant les curieux de tout le bassin du Proche-Orient. C'est ce vivier d'étudiants que les écoles philosophiques, qui se spécialisent de plus en plus et systématisent leurs doctrines, cherchent à se partager, créant par là même les conditions d'une formidable émulation intellectuelle.

Parmi les différentes écoles, le Jardin d'Épicure acquiert rapidement mauvaise réputation. Son fondateur prône en effet le désengagement de la vie politique, accueille femmes, esclaves et étrangers, crache sur la culture grecque classique, et érige le plaisir au rang de Bien suprême de l'existence. Il n'en fallait pas plus pour que le Jardin soit considéré comme une sorte de lupanar où hommes et femmes viennent s'adonner bêtement à leurs instincts les plus bas, s'ensevelissant dans leurs vices. Les épicuriens étaient-ils donc, pour reprendre le mot ironique d'Horace, répété par toute une tradition d'adversaires de l'épicurisme, des « pourceaux » dans un jardin ?

Le jardin secret ?

Épicure a trente-cinq ans lorsqu'il achète une maison et son jardin pour y dispenser ses cours de philosophie. Alors que les écoles rivales, le Lycée aristotélien et l'Académie platonicienne, se trouvaient sous l'autorité de gymnasiarques qui veillaient à l'entretien des lieux et au respect du règlement par les usagers, le Jardin était sous la seule autorité d'Épicure. De plus, alors que l'école stoïcienne tenait ses quartiers le long du Portique de l'Agora, c'est-à-dire au cœur même de la vie politique, non loin du Lycée, le Jardin, lui, se situait aux marges, dans la banlieue d'Athènes. Ce statut juridique et cette localisation géographique ne sont pas anecdotiques. Le geste initial d'Épicure est en effet un mouvement de séparation. Il faut, pour philosopher, se tenir à l'écart du tourbillon des intrigues politiques : « cache ta vie », loin du trouble de l'espace public, tel fut l'un des préceptes les plus connus d'Épicure. Or un tel geste détonne dans le monde philosophique. Platon et Aristote, illustres prédécesseurs de l'époque classique, sans oublier les stoïciens, farouches adversaires, étaient d'éminents théoriciens politiques. Rien de tout cela chez Épicure : la politique, lieu de l'errance et du malheur, est à fuir comme la peste. C'est ce que l'expérience lui enseigna ; le philosophe de Samos avait moins d'une vingtaine d'années à la mort d'Alexandre le Grand et à celle de deux des plus grands orateurs et hommes d'État athéniens de son temps, Démosthène et Hypéride, le premier en se suicidant et le second sous la torture après avoir été pourchassé par le général macédonien Antipater. Les célèbres vers de Lucrèce qui ouvrent le second chant de son poème chantent justement cette pensée du détachement, opposant le calme du rivage aux tumultes de la mer, lieu du travail par excellence : « Il est doux, quand la vaste mer est soulevée par les vents, d'assister du rivage à la détresse d'autrui ; non qu'on trouve si grand plaisir à regarder souffrir ; mais on se plaît à voir quels maux vous épargnent. Il est doux aussi d'assister aux grandes luttes de la guerre, de suivre les batailles rangées dans les plaines, sans prendre sa part du danger » (*DRN*, II, 1-6).

Le Jardin n'était-il, dès lors, que le lieu d'un repli égocentrique, d'un individualisme forcené niant toute forme de société ? Bien au contraire. Un célèbre hermès *bifrons* représente la figure d'Épicure adossée au portrait de

son disciple préféré, Métrodore. Le symbole de ce buste est évident : loin de se replier sur lui-même, l'épicurien s'épanouit dans la relation à l'autre. Le Jardin est bien terre d'amitié. La communauté épicurienne du Jardin, ouverte à toutes les classes sociales au contraire de l'élitisme des écoles adverses, accordait une place prépondérante à celle-ci, véritable rempart contre les troubles de l'existence et source d'un plaisir de vivre ensemble dans la sollicitude, le respect et la convivialité : « il faut rire et philosopher en même temps » (SV, 41), comme l'avance celui dont le nom, *Epikouros*, signifiait en grec ancien « qui vient en aide à autrui », du terme *epieikeia* « la bonté ». Les principaux textes épicuriens dont nous disposons illustrent cette importance de l'amitié philosophique : ce sont soit des lettres du maître à ses disciples – Épicure à Ménécée, Pythoclès, Hérodote –, soit un poème d'un disciple converti à un autre – Lucrèce à Memmius. Les épicuriens forment ainsi une véritable famille philosophique, étendue dans l'espace et dans le temps, dont l'union est assurée par l'apprentissage et la transmission de la doctrine du fondateur.

Les échanges d'idées, qui portaient aussi bien sur la doctrine d'Épicure que sur celles des écoles adverses afin de mettre à l'épreuve leur prétention à la vérité, y étaient essentiels ; autrement dit, loin de constituer une communauté radicalement monadique, le Jardin était ouvert sur les autres écoles. Cela ne veut pas dire que la vérité y faisait l'objet d'une enquête vaine et inquiète, à la manière des sceptiques, ou d'une épreuve dialectique, à la manière socratique ; il s'agissait plutôt d'assimiler, par la discussion, la vérité transmise de manière dogmatique par le maître. Nulle démagogie pour autant : la *parrhesia*, c'est-à-dire la franchise, servait de règle afin d'empêcher ces conversations de se transformer en simples flagorneries. C'est justement le souvenir de ces conversations, à en croire Diogène Laërce (VD, X, 22), qui aurait permis à Épicure, dans une lettre qu'il adresse à un proche de Métrodore, Idoméneé, de soulager les souffrances qu'il endura au terme de son existence : « Je t'écris cette lettre alors que je passe et achève en même temps le bienheureux et dernier jour de ma vie ; les douleurs liées à la rétention d'urine et à la dysenterie se sont succédé sans que s'atténue l'intensité extrême qui est la leur ; mais à tout cela a résisté la joie dans l'âme,

au souvenir de nos conversations passées. Quant à toi, je te prie, au nom de l'amitié que tu m'as témoignée depuis ta jeunesse, au nom de ton amour pour la philosophie, de prendre soin des enfants de Métrodore » (pour une lecture plus précise de cette lettre, voir chapitre 8).

La haine de la culture

« Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre » : l'inscription gravée sur le fronton de l'Académie platonicienne est célèbre. Le savoir, au cœur de la culture grecque, est un passeport pour la philosophie. Démocrite, fondateur de l'atomisme avec Leucippe et père philosophique d'Épicure, était un véritable encyclopédiste. Il avait parcouru le monde afin d'étancher sa soif immense de savoir, que ce soit en mathématiques ou en astrologie, auprès des plus instruits ; Hippocrate, dans une lettre apocryphe à Damagète, aurait même avancé que Démocrite, jugé fou par la foule, était le plus savant d'entre les hommes. Aristote, surnommé « le liseur » par Platon, était également un génial touche-à-tout, capable de traiter avec brio de zoologie, d'art, de politique, de logique et de rhétorique. Platon, pour sa part, jugeait indispensable la culture dans la formation de l'homme : la philosophie, reine des sciences, devait constituer l'aboutissement d'une longue formation de plusieurs années à la culture libérale classique, la *paideia* (*République*, VII, 521c-541b). Ce n'est qu'après s'être longuement instruit de mathématiques, d'astronomie, de théorie musicale et de rhétorique que l'homme, devenu parfait citoyen accompli, pouvait selon Platon commencer à philosopher vers l'âge de cinquante ans. Entrer en philosophie, c'est ainsi pénétrer le club fermé de quelques *happy few* assoiffés de connaissances.

« Fuis à voile déployée, mon ami, toute culture » : telle aurait pu être la devise, inspirée des mots mêmes d'Épicure (*VD*, X, 26), inscrite à l'entrée du Jardin. Pour s'initier à la philosophie épicurienne, il suffisait de poser un pied dans le Jardin, sans s'embarrasser d'un savoir antérieur. Ce qui fera dire perfidement à Cicéron que le Jardin d'Épicure ressemble à un jardin d'enfants, puisque « rien ne sent l'Académie, rien ne sent le Lycée, ni même l'école élémentaire » (*DND*, XXVI, 72). La philosophie épicurienne se veut en effet

profondément démocratique : femmes, esclaves et étrangers, quel que soit leur niveau d'instruction, pouvaient s'inviter. Loin des discussions savantes réservées aux élèves des écoles adverses, nulle logique rédhibitoire, nulles subtilités métaphysiques ne barraient l'accès aux curieux. La *paideia* n'était pas considérée par Épicure comme le point de départ sur la route menant à la philosophie ; elle constituait, au contraire, un véritable frein à sa mise en œuvre. L'ouverture de la *Lettre à Ménécée* le dit explicitement : la philosophie est un commencement absolu, et il est urgent de s'y mettre car rien n'est plus important, pour le jeune comme pour le vieillard, que ce bonheur qui n'attend pas et auquel elle est la seule à conduire. Car tout homme, quel que soit son âge, ne désire naturellement qu'une chose, être heureux ; c'est pourquoi l'épicurisme s'adresse à tous, et non pas simplement à une élite cultivée. Toutes les activités liées à la *paideia* visant à trier sur le volet et à modeler de parfaits citoyens doivent alors être ajournées puisqu'elles causent davantage de trouble que de bonheur. En effet, celui qui recherche le savoir de la *paideia* perd son temps et court le risque d'être un éternel insatisfait prisonnier de son inquiétude : certains objets de curiosité, par exemple les phénomènes célestes, ne seront jamais connus avec certitude (LP, 86). Cela revient-il à dire que le Jardin n'était réservé qu'aux incultes ? Épicure ne donne-t-il pas raison à ses détracteurs l'accusant d'être ignare ? S'il rejette l'éducation libérale classique, c'est pour faire place à une autre forme d'éducation : son refus de la *paideia* est le revers de l'apprentissage d'une vie en accord avec la nature. Une telle vie, synonyme de sagesse et de bonheur, repose sur un savoir véritable et fécond de ce qu'est la nature, c'est-à-dire une physique, et sur un art de vivre conformément à certaines règles, c'est-à-dire une éthique. Contre la *paideia* stérile, Épicure propose donc un salut par une connaissance fertile enfantant une heureuse manière de vivre : « Ce ne sont pas des fanfarons, ni des artistes du verbe, ni des gens qui font l'étalage de la culture jugée enviable par la foule, que forme l'étude de la nature, mais des hommes fiers et indépendants, et s'enorgueillissant de leurs biens propres, non de ceux qui viennent des circonstances » (SV, 45). Ce savoir de la nature qu'Épicure veut transmettre n'est pas désintéressé et ne vise pas son propre renouvellement ; il est orienté par l'éthique et constitue

ainsi un moyen et non une fin. Pour être heureux il faut apprendre à bien vivre, et pour apprendre à bien vivre, c'est-à-dire conformément à la nature qui dicte le bien, il faut la connaître. Comme si la nature nous indiquait spontanément ce qui est vrai et bon de manière indubitable.

Épicure, sur ce point, rejoint ses adversaires. La nature au temps de l'Athènes hellénistique constitue à la fois l'objet privilégié de la connaissance et un véritable modèle normatif de comportement. Stoïcisme, épicurisme et cynisme partagent cette idée : pour être heureux, il faut vivre conformément à la nature, ce qui présuppose que l'on sache ce qu'elle est. Mais un tel naturalisme se décline différemment selon les écoles et les conceptions de la nature qu'elles développent. Selon les cyniques, dont Diogène de Sinope est le principal représentant, vivre selon la nature consiste à retrouver une simplicité oubliée sous l'hypocrisie de la vie civilisée. Pour le cynique, l'homme civilisé est corrompu, vautré dans le conformisme mensonger des conventions sociales et dans l'illusion de la grandeur des puissants. Pour vivre selon la nature, il faut prendre conscience de ce que l'on était à l'origine, à savoir un animal, et se comporter comme tel. Le cynique fait ainsi du chien un modèle de vie – le terme « cynique » vient d'ailleurs du grec *kunikos*, « canin ». C'est pourquoi le cynique, philosophe errant dans la cité, n'hésitait pas à adopter les comportements les plus scandaleux (aboyer sur les passants, manger par terre, etc.) afin de « dénaturiser » nos comportements habituels : la culture n'est qu'une seconde nature artificielle qui nous empêche d'être heureux. « Vivre selon la nature », c'est vivre dans la nature, ou à l'état de nature.

Il en va tout autrement du côté des stoïciens. La nature est pour eux un *cosmos* nécessairement ordonné et providentiellement finalisé : elle est un organisme vivant traversé d'un souffle vital, que les stoïciens appellent Dieu ou la raison. La nature se déploie selon un ordre nécessaire, un destin où les événements sont nécessairement reliés. Vivre selon la nature revient alors à vivre en accord avec l'ordre rationnel du monde, par l'accomplissement vertueux de ce que l'on doit faire et l'approbation du destin. Le sage est heureux non lorsqu'il prend du plaisir, mais lorsqu'il accomplit vertueusement ce qu'il a à faire conformément au rôle que la nature lui a assigné.

Le jardin, laboratoire de la philosophie

Que veut dire « vivre selon la nature » chez les épicuriens ? En choisissant d'établir son école philosophique dans un jardin, Épicure détourne symboliquement l'usage traditionnel qui était fait de ce lieu. En effet, les textes poétiques de la littérature grecque classique – par exemple, l'*Hymne homérique à Déméter*, ou des fragments des poèmes de Sappho – décrivent les jardins et les prairies comme des espaces sacrés, comme les lieux d'une pratique rituelle et d'un culte dédié aux dieux. Le jardin est un lieu quasi-surnaturel où s'accomplit un passage, un espace où l'on entre en contact avec le divin et où, par cette initiation aux mystères de la vie et de la mort, on transforme son existence. Pour Épicure également, le jardin est le lieu d'une transformation de soi, mais sans aucune intervention divine extérieure : les dieux sont selon Épicure parfaitement indifférents aux affaires humaines. C'est un lieu où transformer son existence relève d'une technique de vie enseignée par le maître et par la nature elle-même. L'homme civilisé et urbain, selon les épicuriens, est malade et n'entend plus le message de la nature. La thérapie épicurienne visera alors à le délivrer de cette pathologie en lui faisant entendre ces voix de la nature qui se sont tues et que la vie au Jardin continue de murmurer.

Quelles sont ces leçons oubliées auxquelles nous invite ce morceau de nature cultivée qu'est le Jardin ? En premier lieu, que rien n'est plus doux ni plus précieux que l'autarcie, c'est-à-dire l'autosuffisance. Cette autarcie, qui n'est pas égoïste mais collective, présuppose le retour à une vie frugale, à une simplicité volontaire. Chez Épicure, le jardin avait des allures de potager : les épicuriens se nourrissaient de ce qu'ils faisaient pousser. Jardiner, c'est se débarrasser des mauvaises herbes et entretenir une terre, prendre soin de ses récoltes pour les consommer et échapper ainsi aux tiraillements de la faim. La première leçon du jardin est donc que la nature est source de plaisir. Il y a en effet un plaisir simple mais bien réel à subvenir à ses besoins corporels, si faciles à satisfaire, que sont la faim, la soif et le sommeil. Qu'est-ce que le plaisir ? C'est l'affect agréable que l'on éprouve et que l'on approuve à la satisfaction d'un désir, c'est-à-dire à la suppression d'une douleur liée à un manque. Le corps m'indique de lui-même, naturellement, que le plaisir